

tour, a fait crédit au Gouvernement et dé-tient maintenant des obligations de l'Etat. D'aucuns prétendent-ils que le Gouverne-ment sera moins en mesure de payer un inté-rêt de 3 p. 100 sur 90 millions parce qu'il a biffé de ses livres une inscription d'un tel montant au débit d'un certain nombre de cultivateurs?

Sans avoir une connaissance approfondie de la science de l'économie politique, je soup-çonne fort, cependant, que l'économie cana-dienne est plus susceptible de subir un désastre si l'on met soudainement fin aux dons annuels de 2 milliards de dollars que si l'on inscrit au budget fédéral un don unique de 90 millions.

Permettez-moi de signaler toutefois, dans un esprit plus sérieux, que c'est là une mesure d'un besoin immédiat au point de vue militaire, qui contribuera à remporter la vic-toire d'abord et à assurer la paix ensuite. Un haut fonctionnaire de l'organisme a expliqué les besoins militaires de la façon suivante:

Les conditions civiles à l'arrière des armées américaines à la poursuite de l'ennemi doivent être stabilisées. Il faut protéger les troupes contre des épidémies qui peuvent prendre nais-sance au sein de populations mal nourries, mal vêtues et dépourvues de savon, de médicaments ou de moyens de réparer et de remettre en état leur propre matériel de production. Plus vite on pourra rétablir la production locale dans les régions libérées, moins prononcée sera la tension sur les lignes de ravitaillement militaire et plus considérables seront les matériaux et l'équipe-ment qui seront mis à la disposition de nos hommes dans les premières lignes. Cela éparg-nera la vie de plusieurs de nos soldats et con-tribuera à abréger la durée de la guerre. En outre, si les peuples encore subjugués savent qu'ils recevront de l'aide promptement après leur libération, cela les encouragera et les inspi-rera à accroître leur résistance, ce qui tendra à affaiblir davantage l'ennemi, et hâtera son effon-drement militaire éventuel. Si un programme de secours et de rétablissement soigneusement tracé, bien agencé et exposé d'avance arrivait à abréger la guerre ne fût-ce que d'une semaine, notre placement, du simple point de vue maté-riel, nous rapporterait des dividendes énormes, sans compter, ce qui est bien plus important, toutes les vies de soldats et de civils qu'il nous permettrait d'épargner.

Il y a aussi les conséquences éloignées pour les pays fournisseurs qui aident aux autres à se tirer d'affaires seuls. On oublie toujours qu'en aidant d'autres nations à se faire pro-ducteurs on leur aide également à se faire consommateurs. Si nous aidons les culti-vateurs de l'Europe centrale à produire du blé, tôt ou tard ils finiront par ne plus compter sur notre propre production fromentière, mais ce jour-là ils seront devenus d'importants clients pour nos fabricants de papier-journal, d'automobiles, d'instruments aratoires et que sais-je encore. Si nous aidons les peuples du centre de la Chine à se remettre sur pied et à

produire pour les marchés internationaux, nous leur permettrons en même temps d'ajouter au riz dans leur régime alimentaire de chaque jour du pain de froment et d'autres céréales et, par conséquent, d'acheter de nous l'excédent de blé pour lequel nous n'aurons peut-être plus de débouché en Europe centrale. Plus une partie, quelle qu'elle soit, de l'univers est prospère, plus elle produit et, par conséquent, plus elle consomme, plus il en résulte de bonheur, d'ac-tivité et de prospérité pour le reste du monde.

Je ne veux pas donner de conseils, car il me répugne de vouloir conseiller ceux qui en savent bien plus long que moi, mais en face de ce problème, je me dis que jamais nous ne devons revenir à cette ancienne attitude qui voulait que lorsqu'un engrenage vient à se briser nous devons retarder le fonctionnement de toute la machine, le mettre au pas du rouage détérioré, et nous bien garder de le faire réparer. Si nous voulons que le monde fonc-tionne bien, nous devons tous collaborer jusqu'à la limite de nos moyens afin de rectifier tous les défauts qui peuvent se produire ici ou là, parce que la moindre défectuosité finit toujours par fausser toute la machine. Comme l'a si bien dit l'honorable Francis B. Sayer,— et ses paroles me serviront de conclusion:

La question qui se pose à toutes les nations du monde aujourd'hui est celle de savoir si les peuples sans exception peuvent apprendre à tra-vailer de façon pratique et de grand cœur au progrès et au bien-être de l'humanité. Si l'hu-manité, malgré ses rêves ambitieux et ses nobles visions, ne peut, dans ce monde terre à terre, trouver de meilleur moyen que la guerre pour régler ses différends, elle est perdue. Le conflit actuel a prouvé à tous que la guerre totalitaire et les armes modernes sont devenues si destruc-trices et peuvent s'étendre à une si forte pro-portion de l'univers que l'humanité devra faire disparaître la guerre ou cette dernière fera disparaître l'humanité.

En d'autres termes, à moins que les na-tions n'apprennent à collaborer, elles périront l'une après l'autre. Si nous pouvons appren-dre à jouer notre rôle dans l'intérêt de l'uni-vers entier; si nous réussissons à convaincre tous les ouvriers de nos villes canadiennes que leur salaire hebdomadaire est intimement lié au sort de millions de paysans du centre de la Chine ou de centaines de mille cordonniers de Tchécoslovaquie, nous pourrions organiser l'univers dont rêve le président Roosevelt.

L'UNRRA n'est qu'un premier pas chan-celant vers la réalisation de cet idéal. Elle marque une étape dans l'histoire puisque c'est la première fois qu'on se partage une tâche d'importance se rapportant à la période de guerre et à celle qui suivra le conflit; c'est le premier partage des responsabilités sur une base vraiment internationale. Non seulement les Nations Unies participent à cette œuvre,